

Un vicaire laonnois dans l'œil du cyclone L'abbé Cordier et l'assassinat de l'amiral Darlan (Alger, décembre 1942)¹

La période 1939-1945, tant sur le plan international que national, reste encore méconnue. Beaucoup d'écrivains et d'historiens, fussent-ils des spécialistes, sont souvent ou bien des acteurs de ces moments terribles, et leurs récits – leurs mémoires notamment – sont quelque peu partisans ou incomplets, ou bien cèdent au défaut national bien connu des Français qui répugnent à regarder en face un passé douloureux ; la tendance est alors de « balayer la poussière sous le tapis ». Les principales sources livresques, récentes, sont bien documentées. Citons au premier chef le livre d'Alain Decaux, *Morts pour Vichy : Darlan, Pucheu, Pétain, Laval*², proche des sources. Citons également *L'assassinat de Darlan*, d'Arnaud de Chantérac³, qui contient des révélations graves, et l'ouvrage d'un universitaire américain, Georges E. Melton, intitulé *Darlan : amiral et homme d'État français, 1881-1942*⁴. La somme de l'universitaire français Jean-Baptiste Duroselle intitulée *L'abîme : 1939-1945*⁵, étayée sur un dépouillement important des archives du Quai d'Orsay, est un outil sérieux et substantiel. Plus anecdotiques ou engagés sont *La querelle des généraux*, écrit en 1952 par un journaliste sous le pseudonyme de Chamine, puisé parfois à des sources partisans, ou *La fracture : de Londres 1941 à Sétif 1945*⁶, de Pierre Ordioni. Le drame national de la guerre d'Algérie (1954-1962) et la place essentielle qu'y tint le général de Gaulle ont provoqué par ailleurs des changements de position chez des acteurs ou écrivains ayant eu en commun d'être anti-vichystes pendant la seconde guerre mondiale. Quant à la carrière ecclésiastique de l'abbé Cordier, avant et après la guerre, dans le diocèse de Soissons, l'approche de témoins aujourd'hui septuagénaires ou octogénaires, approche difficile et délicate, a été une source

1 Cet article a été écrit par son auteur à partir de nombreux témoignages de contemporains de l'abbé Cordier, ceux-ci ont permis de mieux connaître celui qui tint une place importante mais méconnue dans l'assassinat de l'amiral Darlan notamment. L'auteur est à l'écoute d'autres contemporains de l'abbé Cordier qui lui permettraient d'effacer des zones d'ombres dans la vie du prêtre laonnois.

2. Alain Decaux, *Morts pour Vichy : Darlan, Pucheu, Pétain, Laval*, Paris, Perrin, 2000.

3. Arnaud de Chantérac, *L'assassinat de Darlan*, Paris, Perrin, 1995.

4. Georges E. Melton, *Darlan : amiral et homme d'État français, 1881-1942*, Paris, Pygmalion, 2002.

5. Jean-Baptiste Duroselle, *L'abîme : 1939-1945*, Paris, Imprimerie nationale, coll. Politique étrangère de la France, t. 2, 1982.

6. Pierre Ordioni, *La fracture : de Londres 1941 à Sétif 1945*, Paris, Nouvelles éditions latines, 1995. Auteur également de *Tout a commencé à Alger : 40-44*, Paris, Stock, 1972, *Le secret de Darlan, 1940-1942 : le vrai rival de de Gaulle*, Paris, Albatros, 1974, *Le secret de Darlan : le complot, le meurtre*, Paris, Albatros, 1986.

essentielle pour tenter de comprendre le personnage qui, par ailleurs, pour des raisons évidentes, s'est rarement exprimé sur son passé⁷ et a subi sans doute une tutelle pesante de sa hiérarchie.

Un contexte de tragédie et de confusion

Pendant les années du grand conflit mondial, on peut dire que la France et les Français ont connu une guerre civile dans la guerre militaire. Le présent y fut si incertain que l'hésitation ou le hasard déterminèrent chacun des acteurs ; malheur à celui qui tenta de prendre le mauvais train dans la mauvaise gare sur le mauvais quai. Trois exemples peu connus illustrent ce propos. Lorsque les députés, apeurés et hagards, se rassemblèrent à Vichy pour voter, le 10 juillet 1940, les pleins pouvoirs au maréchal Pétain, beaucoup subirent de fortes pressions et menaces des milieux militaires ; celui qui commandait la circonscription n'était autre que le futur maréchal de Lattre de Tassigny. Autre cas : le général Frère, chef de l'armée secrète, héros de la résistance mort en déportation, avait présidé en 1940 le tribunal qui condamna un certain général de Gaulle à mort et à la déchéance de la nationalité française. Qui se souvient que le futur maréchal Juin, général commandant les troupes terrestres en Afrique du Nord, se rendit à Berlin pour négocier avec les Allemands les clauses militaires des fameux protocoles Darlan, Hitler prévoyant entre autres l'accès des troupes de l'Axe au territoire de notre protectorat tunisien ? D'une manière générale, la collaboration avec l'Allemagne se divise en trois strates : une infime minorité voulait une France nazie ; un autre camp, bien plus important, considérait que l'Europe allait être allemande et que mieux valait alors négocier une petite place pour la France⁸ ; enfin, beaucoup d'autres, se voulant réalistes car confrontés aux affres de la gestion, pensaient que, si odieux que soit l'occupant, des négociations pied à pied permettraient de survivre sans aliéner par trop le patrimoine ou l'honneur national. Cependant, en septembre-octobre 1942, la bataille de Stalingrad s'engageait et, à El-Alamein, Montgomery stoppait l'avance allemande vers Le Caire : sans que la balance de l'histoire ait changé de sens, son aiguille centrale commençait à osciller.

Les acteurs et le terrain...

Le régime de Vichy fut un club d'amiraux : Gensoul à Mers-El-Kebir, Michelier à Casablanca⁹ ; Godefroy à Alexandrie qui réussit à négocier avec les Britanniques un gentleman agreement pour éviter un nouveau drame ; Muselier

7. Pendant les combats de la campagne d'Italie, le capitaine commandant son unité lui révéla qu'il avait eu ordre de le supprimer.

8. On rappellera la fameuse allocution radiodiffusée de Pierre Laval : « Je souhaite la victoire de l'Allemagne car sans cela nous serons submergés par le communisme. »

9. Après deux jours de combats faisant 800 morts parmi nos soldats, celui-ci déjeunait avec l'amiral américain fraîchement débarqué au canon, tandis que nos blessés agonisaient dans nos hôpitaux...

qui vint à Londres et y fomenta un complot pour renverser de Gaulle et prendre la tête des Français libres ; Decoux à Saigon ; l'amiral comte Jean de Laborde à Toulon qui tarda trop à suivre les instructions de Darlan ordonnant de partir pour Dakar et dût se résoudre à saborder la flotte. À Vichy régnaient les Auphan¹⁰, Abrial, Platon, Fenard, et à Tunis les Esteva et Derrien¹¹.

Darlan était un amiral atypique, controversé et énigmatique. Fils d'un député, membre de cabinets ministériels, il passait pour être le marin le plus pistonné de France. Proche des milieux radicaux-socialistes¹², il était sans doute peu prisé des cadres de la marine nationale, plutôt conservateurs, nobles et royalistes notamment. Après le retour, en avril 1942, de Pierre Laval au poste de chef du gouvernement, Darlan resta comme commandant en chef de la marine et dauphin de Pétain. Jean-Baptiste Duroselle écrit : « Darlan se voulait réaliste, voire cynique [...]. Il allait être l'un des hommes les plus détestés du monde. Il le fut, très vite, de la masse des Français qui virent en lui l'âme damnée du vieux maréchal. Il n'avait même pas à son actif l'aspect bonasse et la faconde de Laval ni ses faux airs paysans. On peut dire aujourd'hui qu'il apparaissait comme un technocrate, catégorie haïe des peuples lorsque ceux-ci souffrent et veulent qu'on s'intéresse à eux. Même lorsqu'il eut accompli, en novembre 1942, le plus spectaculaire des revirements, il continua à être honni par les résistants tout en l'étant désormais des collaborateurs. »¹³ Tel est l'homme qui arrive à Alger le 5 novembre 1942, appelé au chevet de son fils Alain atteint de poliomyélite, trois jours avant le débarquement américain auquel il ne croyait pas.

Les chefs militaires français ont en commun d'être des anciens de la première guerre mondiale, d'avoir pour la plupart baroudé dans les colonies¹⁴, et, pour certains, de se détester mutuellement. Darlan avait commandé à terre une batterie d'artillerie de marine, sur le front de Reims notamment. Weygand, qui fut le chef d'état-major de Foch, rappelé d'Afrique du Nord à Vichy en novembre 1941, voulait que de Gaulle rentre en France pour y être fusillé¹⁵. Giraud, qui, en tant que chef de la région militaire de Nancy, commandait avant guerre une manœuvre sur le terrain, convoqua le colonel de Gaulle qui avait piloté à sa guise son régiment blindé et lui dit « mon petit de Gaulle, ne recommencez jamais cela ou bien je vous casse... ». Darlan considérait Giraud comme un bon soldat mais un piètre politique. Le général de corps d'armée François d'Astier de La Vigerie, rallié à la France Libre, avait commandé l'aviation en zone nord durant la drôle de guerre¹⁶ et se querella violemment avec Darlan quand celui-ci, entrant dans le

10. Auphan joua un rôle essentiel au lendemain du débarquement américain en Afrique du Nord.

11. Accusé d'avoir laissé les Allemands débarquer à Bizerte, Derrien passa en cour militaire.

12. Notamment les frères Sarraut et Raphaël Leygues.

13. J.-B Duroselle, *L'abîme, op. cit.*, p. 284.

14. Pétain, de Lattre et Juin au Maroc lors de la première guerre du Rif en 1925 ; Weygand en Syrie ; Noguès, résident général à Rabat.

15. Leur séjour commun en Pologne, au lendemain de la première guerre mondiale, dans la mission militaire française d'assistance aux Polonais contre l'offensive de l'armée rouge avait probablement laissé des traces.

16. Il avait son poste de commandement à Chauny.

premier gouvernement Laval, abandonna ainsi tout plan de repli de notre armée en Afrique du Nord qu'ils avaient envisagé en commun quelques semaines auparavant¹⁷. Tout comme les cadres civils de la politique et de la haute administration, ces militaires jugeaient les actes et les hommes en fonction d'un passé : celui de la Troisième République, et notamment du Front Populaire.

Une Algérie vichyste bien particulière

Au-delà des trois zones métropolitaines, l'Algérie de 1942 où agit l'abbé Cordier – et, en fait, toute l'Afrique du Nord – pourrait se définir comme la quatrième zone, une zone militaire et politique bien spéciale que nos compatriotes de l'Hexagone en armistice ignorent superbement. Les cadres militaires et civils y sont patriotes et souhaitent que l'armée reprenne un jour la lutte contre l'Allemagne, mais ils subordonnent pensées et actions aux consignes du vieux maréchal de Verdun. Le clan gaulliste est presque inexistant, réduit à quelques personnalités locales, dans le milieu israélite notamment. Les musulmans, que l'on appelle « les indigènes » sont hors circuits politiques et on leur demande essentiellement d'être soumis aux autorités et de fournir la piétaille des casernes. Nul ne voit la fermentation nationaliste arabe. Fehrat Abbas fonde l'Union démocratique du manifeste algérien (UDMA) en février 1943 et Messali Hadj apparaît comme un leader intransigeant. Les premières émeutes ont lieu en 1944 dans le Maroc de l'Istiqlal, où Roosevelt donne au sultan de subtils conseils d'émancipation coloniale. Qui, à part quelques visionnaires perspicaces comme le député de Laon, Pierre Bloch¹⁸, pouvait pressentir le soulèvement de Sétif trois ans plus tard, le 8 mai 1945 ?

Jean-Baptiste Duroselle fait une description imagée de ce territoire où l'abbé Cordier, lieutenant de réserve réengagé, arrive au printemps 1941 : « Depuis le rappel de Weygand le 18 novembre 1941, les principales autorités en Afrique du Nord étaient le général Noguès, Résident général au Maroc, le gouverneur général d'Algérie Yves Chatel et l'amiral Esteva, Résident général en Tunisie. Ces hommes se montraient tout à fait fidèles à Vichy ; ils freinaient tant bien que mal l'action des commissions d'armistice italiennes et allemandes en Tunisie, allemandes en Algérie et au Maroc. Appliquant les lois de Vichy avec rigueur, ils internaient en prison ou dans des camps les juifs¹⁹, les francs-maçons, les communistes, les républicains espagnols qui avaient fui leur refuge français, les Polonais, les Français qui avaient cherché à rejoindre les dissidents de Londres. La censure, la

17. Cf. « La trahison de l'amiral Darlan », document Internet <http://geoffroy.dastier.free.fr/trahison.htm> émanant de Geoffroy d'Astier de la Vigerie, petit-fils du général François d'Astier de la Vigerie – Ce document m'a été signalé par la Fondation Charles de Gaulle, 5 rue de Solférino, 75005 Paris.

18. Cf. son rapport au Gouvernement provisoire de la République française (GPRF) d'Alger en 1943.

19. Suite à l'abolition du décret Crémieux.

détention administrative, la délation fleurissaient [...] Le départ du général Weygand et son remplacement par le médiocre Yves Chatel marquent le début d'une ère de folie pour la paisible et provinciale Alger. Dans une atmosphère invraisemblable, inimaginable pour qui n'y a pas vécu, cent complots se nouent, la plus féroce répression policière s'exerce dans une ambiance d'opéra bouffe. La présence simultanée des commissions d'armistice et des vice-consuls américains nommés en fonction des accords Murphy-Weygand et qui menaient les uns et les autres une propagande aussi forte qu'inefficace auprès des indigènes ajoutaient à la bizarrerie de la situation... »²⁰. Le théâtre de l'histoire est ainsi prêt pour son futur régisseur : un obscur vicaire à la cathédrale de Laon.



Robert Murphy. Coll. part. de l'auteur.

20. J.-B. Duroselle, *L'abîme*, op. cit., p. 365.

Les premières années de l'abbé Cordier

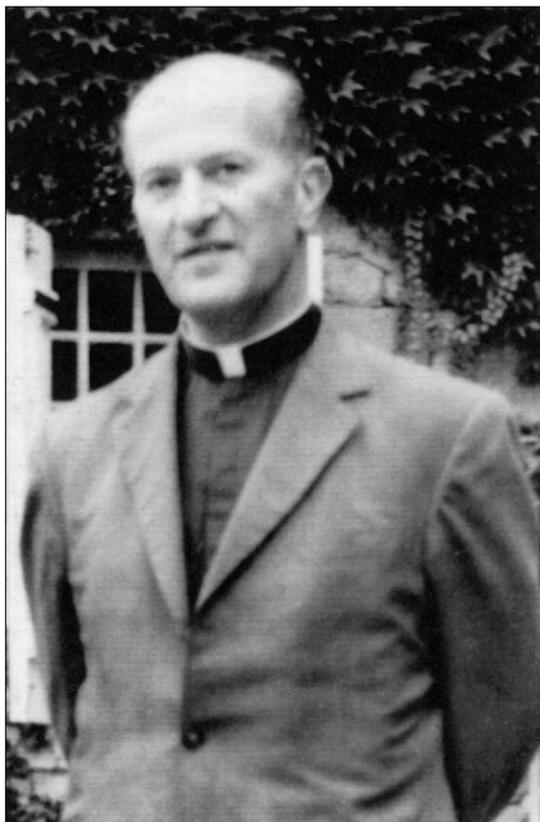
Le 7 février 1913, à sept heures et demie, naît à Givet Louis Pierre Marie Cordier. J'ignore quels liens familiaux ou professionnels ont généré ce lieu d'arrivée en terre ardennaise. À une encablure de là, sur l'autre rive de la Meuse, un petit village wallon, Agimont, abrite un orgueilleux château appartenant à l'époque au comte de Paris, prétendant au trône de France : faut-il y voir un symbole ? La famille, en tout cas, est royaliste ; son père sera plus tard industriel à la tête d'une cartonnerie à Venizel, près de Soissons. Le jeune homme avait trois sœurs, toutes trois mariées. Après ses études secondaires, il entre au séminaire du diocèse de Laon, Soissons et Saint-Quentin et est ordonné prêtre le 30 octobre 1935. Simultanément, il fait ses études théologiques au séminaire français de Rome entre le 23 octobre 1934 et juin 1936. Ce cursus mérite d'être signalé, car le dit séminaire, fondé en 1853, forme l'élite du clergé et ses étudiants ont le bâton de maréchal dans leur besace. L'appréciation de ses maîtres (23 février 1937) est éloquente : « Très bonne moyenne ; présentant un ensemble de qualités des plus précieuses pour exercer plus tard une très grande et très bienfaisante influence ; très appliqué à son travail, donne entière satisfaction. »²¹ Revenu de Rome avec une licence de théologie, le futur curé de campagne dans l'Aisne, ultérieurement chanoine honoraire et docteur en théologie, apparaîtra à ses paroissiens comme un ecclésiastique hors du commun.

Le 13 août 1936, l'abbé Cordier est nommé vicaire à la cathédrale de Laon. Quelques commentaires verbaux ou écrits de ses contemporains, recueillis par moi, éclairent sa forte personnalité. Plusieurs personnes assurent qu'il était bel homme et que ses sermons étaient assez courus, surtout par les dames. Loin cependant de n'être qu'un prêtre mondain, il se montre dès cette époque un chaud partisan de l'action catholique, comme le prouve une lettre qu'il écrit en 1966 à l'académicien Jean Guilton. On lui confie l'aumônerie de la petite section locale de l'Action catholique ouvrière (ACO) qu'il conduit de main ferme : un contemporain m'a raconté avoir quitté ce groupe parce que l'abbé avait refusé la fonction de trésorier à un camarade au prétexte que ce dernier avait couché avec sa fiancée avant le mariage. Un événement, attesté par écrit ou verbalement par plusieurs contemporains, marque également cette période : notre vicaire, âgé alors d'une trentaine d'années, adopte un jeune garçon qu'on surnommait « Jean Pierre [...] le petit louveteau de la cathédrale » ; geste bien inhabituel pour l'époque et compte tenu de son statut social.

La guerre, des Ardennes à l'Oranie...

L'abbé Cordier, engagé par devancement d'appel au 67^e RI de Soissons, est nommé aspirant de réserve le 10 juillet 1938 et sous-lieutenant de réserve un

21. Je tiens par ailleurs à remercier le père Fradet, recteur du Séminaire français de Rome, à qui je dois d'avoir eu accès aux archives de cette institution.



L'abbé Cordier. Coll. part. de l'auteur.

an plus tard. Mobilisé le 26 août 1939 au 91^e RI, décoré de la croix de guerre avec citation, il est blessé à l'épaule près de Forbach²² et soigné à l'hôpital militaire de Sainte-Menehould, ainsi qu'en a témoigné une infirmière laonnoise du lieu. Sa blessure lui épargne la captivité et, démobilisé en août 1940, il rejoint aussitôt la cathédrale où il reconforte la petite communauté locale traumatisée par l'exode et la débâcle. Ici se place un épisode curieux rapporté par Alain Decaux²³ : en septembre et octobre Cordier part faire un séjour aux Chantiers de jeunesse – création ambiguë du régime de Vichy – dans le département de l'Hérault. Rappelé à Laon par son évêque, il y organise des rencontres et des évasions d'officiers de réserve, ce qui lui vaut une dénonciation. Sans plus de détails, on sait qu'il s'évade de la zone interdite grâce notamment à l'aide d'un confrère curé qui le fait passer par un tunnel sous le canal de l'Ailette. C'est le début de la grande aventure, et le voilà à Oran au printemps 1941 où il est très vite affecté à l'état-major de la division, ce qui présume ses capacités à se couler dans les réseaux de l'époque.

22. Le 15 mai 1940, au lieu dit prédestiné le « bois du Mont-Dieu ».

23. Alain Decaux, *Morts pour Vichy*, op. cit., p. 60.

Une vie aventureuse et mystérieuse...

Bien des historiens, focalisés sur l'épisode Darlan, ont omis de scruter ces mois d'activité aussi militante que militaire du lieutenant Cordier. Arnaud de Chantérac le décrit ainsi à cette époque: « C'était un homme d'action plutôt que de pensée. Pieux par nature plutôt que par conviction, il était foncièrement impressionnable et fanatique. Tout en étant un grand et véritable patriote, une âme d'élite à sa façon, il avait le goût de l'intrigue jusqu'au sang. Il aimait les petits complots policiers, les simples traquenards et, en général, tout ce qui était un peu trouble. Il rêvait d'extermination par le sang. Il avait dans son corps fatigué et fiévreux l'âme brûlante d'un Jacques Clément. »²⁴ Aussi excessif que puisse paraître un tel jugement, il y a là une référence à des faits pour le moins troublants.

Autour de l'état-major d'Oran gravitait un groupe de Français bien décidés à contrer les Allemands sans forcément obéir à Vichy. Henri d'Astier de la Vigerie, frère du général gaulliste et frère d'Emmanuel, l'un des chefs du réseau « Libération » en France, officier royaliste très activiste, avait pris le lieutenant Cordier sous sa protection. Tous ces gens se rencontraient chez un curieux père dominicain, le Père Théry, qui galvanisait ses hôtes et mettait sa théologie au service de la résistance²⁵. Ridgway Knight, vice-consul américain, raconte dans ses mémoires²⁶ que, s'étant inquiété du sort d'un espion allemand arrêté au Maroc et que Berlin réclamait menaces à l'appui, on lui indiqua que celui-ci, transféré dans une prison militaire d'Oran, y fut « suicidé » avec une mise en scène d'étranglement à laquelle Cordier fut directement mêlé. Ce dernier, qui par la suite aurait usé de la même méthode avec d'autres prisonniers, y gagna, dans les comptes-rendus de l'Office des services secrets américains (OSS), le surnom de « La cravate »²⁷. Ce que corroborent le général Dorange, chef de cabinet du général Juin, et le commissaire de police Loffredo, adjoint d'Achiary, chef de la DST locale.

Une affaire plus terrible encore concerne notre vicaire laonnois. Le général Noguès, militaire de haut rang et pilier du vichysme en Afrique du Nord, devait regagner, le 27 septembre 1942, son poste de Rabat par la ligne aérienne régulière d'Air Algérie. À l'escale d'Alger, il est invité par son collègue le général Bergeret à l'accompagner dans son avion personnel et abandonne donc l'avion du vol civil en cours. Le même jour, entre Alger et Casablanca, ce même avion explosa en plein ciel : cinquante morts. Arnaud de Chantérac écrit : « une enquête a été faite et on connaît l'homme qui a posé la bombe. C'est l'abbé Cordier, le général Dorange en a la preuve »²⁸. C'est donc dans ce climat de complots et

24. Arnaud de Chantérac, *L'assassinat de Darlan*, *op. cit.*, p. 40.

25. Il sera fait compagnon de la Libération.

26. Arnaud de Chantérac, *op. cit.*, p. 41-48.

27. George E. Melton, *Darlan, amiral et homme d'État français*, *op. cit.* George Melton, dans une lettre datée du 22 février 2003, m'écrivait : « il est permis de penser que "La cravate" des archives américaines est bien Cordier. Les preuves sont indirectes mais concordantes. »

28. Arnaud de Chantérac, *op. cit.*, p. 48-49.

d'exaltation patriotique que notre lieutenant laonnois accompagne Henri d'Astier pour s'installer à Alger et y participer à d'autres intrigues autrement importantes.

Alger automne 1942 : l'histoire s'accélère

On ne peut rapporter ici l'ensemble des faits qui ont constitué le nœud et le tournant de l'histoire internationale et nationale. Le débarquement anglo-américain du 8 novembre 1942, dont ni Darlan ni de Gaulle ne furent informés à l'avance, fut préparé en liaison avec le fameux groupe clandestin dit « groupe des cinq » : Jean Rigaud, homme d'affaires monarchiste, secrétaire général de la Fédération nationale des contribuables ; Lemaigre-Dubreuil, gros industriel, propriétaire des Huiles Lesieur qui sera mystérieusement assassiné à Casablanca dix ans plus tard ; Henri d'Astier déjà nommé, le colonel Van Hecke, chef des Chantiers de jeunesse pour toute l'Afrique du Nord, et un diplomate, Tarbé de Saint-Hardoin, attaché au service de Weygand. Ce groupe est en contact étroit avec un diplomate américain, personnage essentiel : Robert Murphy, adjoint de l'ambassadeur des États-Unis à Vichy, mais en fait « électron libre » directement rattaché au State Department et à Roosevelt²⁹. Le matin du débarquement, ce groupe, avec la complicité de certains fonctionnaires dont le commissaire Achiary, chef de la DST, s'empare des principaux centres d'autorité à Alger. Le lieutenant Cordier collabore à l'action en sectionnant les transmissions du central militaire de la ville.

De Gaulle restant pour l'instant à l'écart à Londres, Darlan est donc sur place depuis le 5 novembre. Comme on l'a vu, il y est arrivé fortuitement. Le général Giraud, évadé d'Allemagne puis de Vichy, rejoint le général Eisenhower à Gibraltar et passe avec ce dernier un accord pour prendre la tête de l'Algérie libérée. Après deux jours de combats sanglants de Casablanca à Oran, un cessez-le-feu intervient, suivi – dans un contexte de relations ambiguës et secrètes avec Vichy – d'un accord Eisenhower-Darlan. Le paradoxe, on l'a dit, est que la reprise des hostilités par l'armée française d'Afrique du Nord aux côtés des Alliés se fait ainsi sous la houlette du dauphin de Pétain, ce que nul ne peut accepter dès lors qu'on analyse le régime de Vichy comme complice ou dépendant de l'Allemagne hitlérienne. C'est alors que le lieutenant Cordier entre en scène, accompagné d'un personnage politique français bien étrange.

Le comte de Paris, intrigant en quête de couronne...

Le prétendant au trône de France, interdit de séjour sur le territoire national, réside principalement à Larache, dans la zone de protectorat espagnol du Maroc. Il aura tenté un rapprochement avec Hitler sous la forme d'une lettre de

29. On se souviendra que Murphy, toujours diplomate en mission extraordinaire, fut en 1958 l'homme d'une tentative de médiation dans la guerre d'Algérie à la suite de l'attaque du camp tunisien de Sakieth Sidi Youssef par l'aviation française. Cette tentative sera le déclencheur du soulèvement d'Alger (13 mai 1958) précédant le retour du général de Gaulle au pouvoir.



L'amiral Darlan. Coll. part. de l'auteur.

sympathie transmise par le consul d'Allemagne à Tanger, et entrepris par ailleurs un voyage à Vichy où, le maréchal refusant de le recevoir, Pierre Laval lui offrira – ironie d'Auvergnat – le poste de secrétaire d'État au ravitaillement. Début décembre, le prince rejoint la frontière algéro-marocaine d'où une automobile le conduit dans un appartement d'Alger, sis rue Lafayette, qui deviendra le lieu géométrique de tous les complots. Or c'est notre vicaire royaliste qui se trouve dans la voiture. Le clan royaliste monte alors une incroyable opération politique : à partir d'une loi oubliée des débuts de la III^e République – la loi Tréveneuc – ayant prévu que les conseils généraux pourraient se substituer à la Chambre des députés empêchée de siéger, on tente de convaincre les présidents respectifs des conseils généraux d'Alger, Constantine et Oran de faire le coup. Une maquette d'affiche, retrouvée plus tard lors d'une perquisition de police rue Lafayette, sur fonds portraituré du prince, des généraux Giraud et de Gaulle, appelait les Français à reprendre le combat sous la houlette du prétendant. On pense généralement que cette maquette avait été fabriquée par Cordier. Un tel projet, jugé politiquement irréaliste et surtout refusé par Darlan, fut abandonné. Une seule voie s'ouvrait désormais : écarter ce dernier par la force. Il semble désormais avéré que le prince non seulement approuva l'assassinat mais recommanda formellement sa réalisation. Au cours d'un repas privé qui eut lieu en 1979³⁰ chez M. Robert Degon, maire du Nouvion-en-Thiérache, l'abbé Cordier, curé du lieu, confirma expressément ce fait et les propos on ne peut plus clairs tenus lors d'une réunion secrète le 21 décembre rue Lafayette³¹.

Dès lors, les événements se précipitent...

L'exécuteur de l'amiral, Fernand Bonnier de La Chapelle, fut choisi parmi dix jeunes soldats d'un corps franc cantonné à Cap Matifou. Six d'entre eux furent d'abord éliminés par un premier tirage au sort³². Puis Bonnier fut désigné au cours d'un tirage à la courte paille entre les quatre restant³³. Celui-ci, jeune royaliste exalté, fut mis en selle par Cordier qui lui procura le pistolet – remplacé in extremis par une arme plus sûre –, un plan du Palais d'Été, résidence de travail de Darlan, une somme d'argent, un passeport muni d'un faux nom et toutes les assurances d'un prompt élargissement sitôt l'acte accompli. Là se place un fait qui a depuis fait couler beaucoup d'encre. Comme Bonnier était aussi un catholique croyant et sincère, l'abbé Cordier l'entendit en confession et lui donna, la veille, l'absolution en l'église Saint-Augustin³⁴. L'amiral François Darlan mourut

30. Peu après une émission de télévision animée par Alain Decaux et objet de controverses passionnées.

31. Cf. Alain Decaux, *Morts pour Vichy*, *op. cit.*, p. 79.

32. Ce jeu à dix tout d'abord, jamais mentionné par les historiens, est attesté par les révélations que me fit un capitaine de vaisseau en retraite qui avait recueilli les confidences d'un des six premiers, lequel en perdit ultérieurement la raison.

33. Épisode qui m'a été confirmé par l'historien Philippe Raguenu, un des quatre, lors d'un entretien à l'occasion du Village du livre de Merlieux (Aisne) en septembre 2002.

34. Ou au coin d'une rue toute proche, selon d'autres témoignages.



Bonnier de La Chapelle. Coll. part. de l'auteur.

de l'une des trois balles tirées à bout portant le 24 décembre 1942 dans l'après-midi. Bonnier fut arrêté sur-le-champ, remis entre les mains de la police judiciaire et mis hors d'état de s'enfuir. Le tribunal militaire réuni le lendemain, jour de Noël, le condamna à mort. La grâce que seul pouvait décider le général Noguès placé désormais à la tête du « conseil d'Empire » fut refusée malgré une cascade d'interventions de dernière heure, dont celle de Cordier. Le jeune homme fut fusillé le 26 décembre au polygone d'Hussein Dey. La promptitude du jugement et de l'exécution tient évidemment à ce que les chefs militaires et civils ne voulaient pas d'un procès en longueur qui aurait révélé les tenants et aboutissants de ce complot florentin où chacun était complice de chacun à un moment où l'urgence était de mobiliser les troupes d'Afrique du Nord aux côtés des Alliés, en commençant par la dure campagne de Tunisie contre les forces de l'Axe. Le général Giraud, chef suprême du moment, fit par ailleurs venir un juge militaire du Maroc, dont le travail froid et intègre aboutit à l'arrestation et à l'internement de plusieurs comploteurs, dont le lieutenant Cordier. Ceux-ci ne furent libérés qu'en septembre 1943, de Gaulle ayant pris le pouvoir à Alger entre-temps au prix d'une élimination « amiable » de Giraud et d'un rapprochement forcé avec Roosevelt. En 1945, la cour d'appel d'Alger cassa le jugement du tribunal militaire et Bonnier de La Chapelle fut réhabilité et qualifié de mort pour la France. La dépouille de François Darlan, d'abord installée sur le Môle de l'Amirauté

d'Alger, fut transférée en 1964 – deux ans après l'indépendance de l'Algérie – par une frégate française à Mers-El-Kebir où elle repose près des marins du drame de ces lieux. Le lieutenant Cordier, affecté au 3^e Régiment de tirailleurs marocains, débarqua en Italie en septembre puis sur les côtes françaises en mars 1944. Décoré et démobilisé en 1945, il est nommé le 12 août de cette même année vicaire auxiliaire à l'église Saint-Marcel de Laon. En août 1944, lors d'un séjour à Paris, il fait une démarche auprès du cardinal-archevêque de la capitale pour le dissuader, en raison de ses attitudes pétainistes, de paraître en sa cathédrale lors du fameux Te Deum de de Gaulle. Une page de sa vie est donc tournée, et quelle page !

1945-1972 : un ecclésiastique de paroisse curieusement schizophrène

À compter de son retour dans son diocèse axonais, l'abbé Pierre Marie Cordier, que l'on appelle plutôt le père Cordier tant sont grands son ascendant et sa personnalité, va pérégriner dans sept paroisses³⁵ sans que l'on puisse y voir l'esquisse d'une carrière ascendante³⁶. Certains pensent que son premier évêque, Mgr Ménechet, natif de Marle, donc son compatriote, aurait pu l'y pousser. Mais après la mort de celui-ci, en juin 1946, l'arrivée d'un Angevin, Mgr Douillard, a probablement rafraîchi les rapports hiérarchiques du lieutenant de réserve. En outre, son parcours algérien mystérieux et brûlant dut le pousser à ne pas se mettre en avant sur la scène publique. Durant cet après-guerre, il donna donc toutes les apparences d'un curé de campagne, certes de bon niveau³⁷. Auteur d'un ouvrage sur Pic de La Mirandole,³⁸ l'abbé Cordier dira de celui-ci qu'il fut « la plus pure figure de l'humanisme chrétien », et il obtint, le 7 novembre 1956, l'*imprimatur* du vicaire général de Soissons pour la publication de son livre, dans la préface duquel il écrit « Les choses humaines ont si peu d'importance pour un chrétien s'il meurt en amitié avec le Seigneur et en union avec son Église. » À quoi pensa-t-il en formulant une telle profession de foi ?

Du côté de ses paroissiens successifs, on peut distinguer trois strates. Les uns, totalement ignorants de son passé sulfureux, ne voyaient en lui que le bon pasteur réconfortant les malades et les vieillards, « un saint homme », a dit un de ses contemporains. Une religieuse écrivait : « très vite, il conquiert tous les cœurs. Ce qui frappait, en lui, c'était la facilité avec laquelle il comprenait toutes situations et se mettait à la portée de tous avec une grande bonté ». Selon un autre, il avait un niveau intellectuel élevé pour un curé de campagne. On témoigne notamment de son savoir-faire charitable à l'égard des couples divorcés.

35. Saint-Gobain comptant deux ministères paroissiaux.

36. Un Laonnois contemporain estime que Mgr Douillard avait des opinions politiques divergentes de celles de l'abbé Cordier, qui perdit alors tout espoir de carrière dans le diocèse.

37. Il fut nommé chanoine honoraire le 15 novembre 1955, puis docteur en théologie.

38. *Pic de la Mirandole*, Paris, Nouvelles éditions Debresse, 1957, réédité sous le titre *Pic de la Mirandole ou la plus pure figure de l'humanisme chrétien*, Paris, Desclée, 1958.





L'Amirauté d'Alger. Coll. part. de l'auteur.

D'autres, plus ou moins au courant de son passé guerrier, souhaitaient probablement ne pas l'évoquer. Parmi ceux-ci, j'ai recueilli, le 10 janvier 2003, le témoignage écrit d'un homme qui, alors âgé de douze ans et catéchiste de Cordier, avait été distingué par celui-ci dans l'espoir de l'orienter vers la prêtrise : « il m'a communiqué en 1951 qu'il avait donné l'absolution à l'assassin de Darlan avant qu'il ait commis son crime ». Le conseil municipal de Saint-Erme, dont le père Cordier fut curé de 1965 à 1967, finança la confection d'un vitrail à son nom qui figure depuis dans l'église de ce gros bourg. Un seul hiatus dans cette carrière axonaise – hiatus dont je n'ai pu élucider la nature exacte – est le séjour que l'abbé Cordier fit en Corse de 1962 à 1964 dans un collège franciscain³⁹. Alain Decaux rapporte : « Je me suis entretenu avec Jean-Baptiste Biaggi. [...] Il m'a fait la déclaration que voici : "J'ai bien connu l'abbé Cordier. Nous avons vécu ensemble à Pino, en Corse, au couvent des franciscains. C'était le temps de l'OAS et je n'en dirai pas davantage." » Biaggi était à l'époque un des trois mousquetaires de l'Algérie française avec Tixier-Vignancourt et Jean-Marie Le Pen. Faisait-il ainsi allusion à ses activités personnelles ou à d'éventuelles activités de Cordier ? L'ancien provincial des franciscains de Corse, que j'ai sollicité, m'a avoué que le couvent de Pino n'était pas tenu de l'informer de l'hébergement d'un ecclésiastique ne faisant pas partie de cet ordre monastique. Le mystère demeure.

D'autres enfin, parfaitement au courant du passé algérois de l'abbé, hésitaient à l'interroger. L'un d'eux, proche de son curé au point de l'inviter à sa table chaque dimanche, a raconté que, le recevant une ultime fois avant son départ pour une nouvelle affectation, il lui posa la question gênante. Il reçut pour toute réponse : « Allons, mon ami, comment imaginer qu'un docteur en théologie a pu faire de telles choses ! ». Même type d'esquive lorsque le père Cordier, présent dans la demeure d'un autre paroissien fidèle qui l'interrogeait, fit cette réponse comique : « Tous les ânes ne s'appellent pas Martin ! », propos qui m'a été rapporté par une dame qui, à l'époque jeune couturière à domicile, surprit le dialogue depuis la pièce voisine.

À deux reprises seulement l'abbé Cordier sortit publiquement de son mutisme. En février 1962, la revue *Miroir de l'Histoire*⁴⁰ rapporte : « Plus tard, l'abbé Cordier, rendu à son sacerdoce, déclarera « pendant la guerre, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour mon pays sans jamais oublier mon sacerdoce ». La même année, un an avant sa mort, curé de Nogent-l'Artaud, il avait accordé une interview à Philippe Bernet, journaliste de *L'Aurore* venu discuter avec lui dans sa paroisse du sud de l'Aisne⁴¹, interview où il prend nettement position : il n'avait pas voulu la mort de Darlan ; au contraire, son élimination aurait dérangé un plan purement politique élaboré avec le comte de Paris. Quant à la fameuse confession

39. Ordre monastique très implanté traditionnellement en Afrique du Nord.

40. « Qui a tué Darlan ? », *Miroir de l'histoire*, n° spéc. : *Les grandes énigmes de la seconde guerre mondiale*, Éditions de Saint-Clair, 1^{er} trimestre 1965, p. 75.

41. « Du nouveau sur le meurtre de Darlan – Pour la première fois, l'abbé Cordier s'explique », *L'Aurore*, 7 nov. 1972, rubrique « Les coulisses de l'actualité ».

du jeune Bonnier, le docteur en théologie fait de la casuistique : le confesseur est tenu au secret et le confessé n'est plus sur terre ! Les procès-verbaux de police accusant le lieutenant Cordier seraient des faux, et le véritable instigateur du crime serait le général gaulliste François d'Astier de la Vigerie venu tout exprès de Londres le 12 décembre pour un tête-à-tête avec le comte de Paris à l'issue duquel ce dernier, manipulé en somme par de Gaulle, aurait consenti à l'assassinat de l'amiral. Une telle version des faits, publiée deux ans après la mort de de Gaulle, aurait dû provoquer une polémique intense entre les survivants acteurs ou témoins du drame. Il n'en fut rien. Quelques mois plus tard, l'abbé Cordier, malade d'un cancer qui, dit-il un jour, s'était annoncé dès son séjour au Nouvion-en-Thiérache, fut déchargé de son ministère. Il se retira à Quimperlé où il mourut le 22 novembre 1973 à l'âge de soixante ans. Un groupe de paroissiens fidèles se cotisèrent l'année suivante et, après avis de son fils adoptif, restaurèrent sa tombe sise au bourg de Rédené (Finistère).

L'attitude de l'abbé Cordier à la fin de sa vie aura ainsi été plus que jamais empreinte de schizophrénie. Concernant l'assassinat de Darlan – qui, aussi important soit-il, ne fut qu'un temps fort de son périple nord-africain –, il va jusqu'à nier les accusations de la police algéroise d'une participation directe à l'acte. L'abbé Cordier est un exemple typique de ces acteurs du drame qui, trente ans plus tard, ne firent que brouiller les pistes du mystère Darlan. Ce mystère demeurera probablement une énigme de l'histoire, sauf à ce que des documents révélateurs surgissent un jour de l'ombre. Les témoignages des acteurs sont imbriqués dans un parti pris idéologique accompagnant des faux-semblants artificiellement fabriqués, et la disparition des acteurs eux-mêmes réduit le plus souvent les ouvrages les plus récents à se copier ou se contredire.

Cela est particulièrement vrai s'agissant de l'analyse du jeu gaulliste dans les derniers mois de l'année 1942. D'un côté, les thuriféraires de la France Libre et de l'anti-vichysme se doivent d'écarter toute implication personnelle de de Gaulle dans la mort de l'amiral. De l'autre, les adversaires ou les critiques de l'épopée gaulliste – ceux notamment qui, vingt ans plus tard, accuseront le général d'avoir bradé l'Algérie française – s'appuient, comme l'abbé Cordier, sur le voyage éclair à Alger en décembre 1942 du général François d'Astier de La Vigerie, pour faire de ce dernier le « commis-voyageur » du crime. Les années passent, et l'on peut douter que paraisse un jour un récit historique de cette époque qui ne soit pas une thèse polémiste.

Que penser de la confession d'Alger ?

Quelles que soient d'hypothétiques archives non encore dépouillées, il paraît impossible d'analyser, et d'élucider, cet acte canonique vieux aujourd'hui de plus de soixante ans et recouvert des ombres de l'histoire. Pour ma part, je tenterai une hypothèse, certes purement intellectuelle.

Les trois religions du Livre ont en commun, dans leur branche fondamentaliste, de nourrir des clercs capables de définir la volonté divine et de l'appliquer aux affaires humaines, ainsi que l'illustre le terme à la mode de *Jihad*. André

Castelot, dans sa belle et érudite biographie, *Henri IV le passionné*⁴², a décrit la tentative manquée d'assassinat du roi venu à Paris accueillir sa belle amante axonaise Gabrielle d'Estrées. On interrogea l'auteur, un jeune homme aussi, sur les motivations religieuses de son acte visant un prince que beaucoup accusaient d'être un pseudo converti à la religion romaine. Il avoua que cette théologie nouvelle lui avait été enseignée au collège des jésuites de Clermont et qu'il s'était confessé avant son acte au curé de Saint-André-des-Arts qui l'avait également approuvé. Plus près de notre époque, beaucoup de journalistes ont soutenu que les commanditaires de l'attentat du Petit-Clamart contre de Gaulle avaient été inspirés par des théologiens de certains monastères de l'Ouest de la France dans l'entourage desquels fleurissaient des complots. Après tout, l'amiral Darlan, par la persistance de son vichysme hiérarchique, était un obstacle sur la voie d'une renaissance de la France combattante. L'abattre était, pour un patriote chrétien, un devoir inspiré par la volonté divine. Là où par conséquent il n'y a pas faute, il n'y a donc pas péché à confesser. La confession en l'église Saint-Augustin d'Alger n'aurait alors été qu'une procédure de défoulement spirituel avant d'aller vers un combat périlleux.

Ni l'abbé Cordier, ni ses contemporains, ni ses proches n'auront en définitive fourni une analyse exhaustive de ses motivations et de sa ligne de conduite dans l'Algérie de la seconde guerre mondiale. La personnalité et les comportements de ce vicaire laonnois prouvent en tout cas que les individus, autant au moins que l'économie, seront toujours acteurs de l'histoire, pour le meilleur comme pour le pire.

Rémy LAHAYE

42. André Castelot, *Henri IV le passionné*, Paris, Perrin, 1986.

Index biographique

30 octobre 1935 : ordonné prêtre au diocèse de Soissons
Octobre 1934-juin 1936 : études au Séminaire français de Rome
13 août 1936 : vicaire à la Cathédrale de Laon
Septembre-octobre 1940 : aumônier des Chantiers de jeunesse dans l'Hérault
12 août 1945 : vicaire auxiliaire à l'église Saint-Marcel de Laon
11 août 1946 : vicaire économe à la maison de retraite de Saint-Gobain
3 juillet 1948 : curé de Saint-Gobain
19 septembre 1948 : curé-doyen du Nouvion-en-Thiérache
11 octobre 1953 : curé de la paroisse d'Acy
18 juillet 1954 : curé de l'église Saint-Waast à Soissons
15 novembre 1955 : nommé chanoine honoraire ; docteur en théologie
1962-1964 : séjour au collège franciscain de Pino (Corse)
10 janvier 1965 : curé de Saint-Erme
17 septembre 1967 : curé de Nogent-l'Artaud
1^{er} octobre 1967 : responsable du secteur paroissial de Château-Thierry, Charly-sur-Marne, Condé-en-Brie
1973 : congé de maladie. Décédé à Quimperlé le 22 novembre

État des services militaires

Soissons 67^e RI : engagé par devancement d'appel ; aspirant de réserve (10 juillet 1938) ; sous-lieutenant de réserve (10 juillet 1939)
26 août 1939 : mobilisé au 91^e RI ; combats près de Forbach
15 mai 1940 : blessé, soigné à l'hôpital de campagne de Sainte-Menehould
août 1940 : démobilisé
printemps 1941 : après un engagement de six mois, affecté à l'état-major de la division d'Oran (Algérie) ; services au 2^e bureau
23 septembre 1943 : nommé lieutenant ; affecté au 3^e RTM à Casablanca
1944 : débarque en Italie le 3 mars, en France le 7 septembre ; attaché à l'état-major du 1^{er} corps d'armée

Décorations

Chevalier de la Légion d'Honneur
Croix de guerre 1939-1945 (avec palme et citation)
Médaille de la Résistance (avec rosette)
Medal of Freedom (États-Unis)